

# 1

*Corfou, Grèce, juin 2008, le premier jour*

Il faisait nuit noire lorsqu'ils l'embarquèrent. Ils l'avaient retrouvée sur une île luxuriante et l'avaient observée pendant trois longues journées avant d'élaborer leur plan. Elle habitait dans une villa de location isolée, à l'ombre des oliviers, sur une colline qui dominait les eaux cristallines.

Comme elle vivait seule, on aurait dû pouvoir l'enlever aisément, mais la maison était toujours pleine d'invités qui dansaient et chantaient presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils n'avaient donc pas pu s'approcher.

L'équipe avait néanmoins tout planifié dans les moindres détails. La façon d'entrer, la prise de contact, l'extraction. La manœuvre devait être subtile et discrète. Ils étaient quatre, trois hommes, une femme. Ils savaient que c'était son dernier jour de vacances. Elle devait prendre un vol à l'aéroport de Corfou le lendemain matin pour rentrer dans son pays, où l'enlèvement se révélerait beaucoup, beaucoup plus délicat.

C'était donc ce soir ou jamais. D'un point de vue stratégique, c'était le moment idéal. Personne ne s'inquiéterait de son absence le lendemain.

Ils attendirent que la soirée batte son plein dans leur

voiture, une berline louée dans une agence locale, anonyme, discrète, payée d'avance, en liquide. Ils s'approchèrent en silence et se garèrent à quelques centaines de mètres de la villa.

Ils observèrent en silence. Comme prévu, la maison était illuminée, et le son de la musique et des rires se diffusait à travers les arbres. Sur les trois balcons séparés de l'imposante demeure de pierre blanche, les convives dansaient, buvaient et bavardaient ou, penchés sur la rambarde, profitaient simplement de la fraîcheur de l'air et de la beauté de la nuit.

En contrebas, la mer scintillait dans le clair de lune. La nuit était douce, et l'air embaumait des senteurs florales, portées par la légère brise marine. De temps à autre, une voiture s'arrêtait devant la villa, et de nouveaux invités entraient.

Vers onze heures du soir, l'équipe décida d'entrer en action. Les deux hommes assis à l'avant restèrent dans la voiture et s'installèrent confortablement pour ce qui pouvait être une très longue attente. Ils en avaient l'habitude. À l'arrière, l'homme et la femme échangèrent un bref regard et un signe de tête. La femme passa les doigts dans sa chevelure noire brillante qu'elle tira en arrière et l'attacha avec un ruban élastique. Elle vérifia son maquillage dans le rétroviseur.

Ils ouvrirent les portes et sortirent de la voiture.

Ils ne se retournèrent pas. L'homme portait une bouteille de vin, un cru local de valeur. Ils sortirent de l'ombre, s'approchèrent de la villa, franchirent le portail et montèrent les marches qui menaient à la terrasse et à la grande porte. Ils entrèrent, s'habituant peu à peu au bruit et à la lumière, sous le regard des deux hommes qui les observaient de loin, dans la voiture. Sans échanger le moindre mot, en vrais professionnels, ils se mêlèrent à la foule de manière très natu-

relle. Ils savaient comment passer inaperçus. D'ailleurs, la plupart des invités étaient déjà trop partis pour remarquer leur présence, ce qui leur convenait à merveille. Des cadavres de bouteilles gisaient çà et là, et la fumée ne provenait pas seulement de cigarettes. Le couple déambulait dans les pièces élégantes et admirait le décor luxueux. Rapidement, ils repérèrent leur cible qu'ils ne quittèrent plus des yeux.

Elle ne se doutait de rien.

Elle faisait l'objet de toutes les attentions et semblait s'en réjouir. Elle dépensait son argent librement, sans se poser de questions, comme tous ceux qui savent que la source ne se tarirait jamais. Le champagne coulait à flots. Les invités s'agglutinaient près du bar, au coin du grand salon, et buvaient tout ce qu'ils pouvaient ingurgiter.

À la manière des scientifiques qui observent des rats dans leur cage, en sachant exactement comment ils vont réagir, le couple l'épiait. Elle était jeune et aussi séduisante que sur les photographies. Ses cheveux blonds étaient un peu plus longs à présent, et son bronzage doré mettait en valeur ses yeux bleus étincelants. Elle portait un pantalon de coton blanc et un caraco de soie jaune qui attirait les regards appréciateurs des hommes.

Elle s'appelait Zoé Bradbury. Ils en savaient long sur elle. À vingt-six ans, elle s'était fait une carrière exceptionnelle pour son âge, en tant qu'écrivain, historienne, spécialiste de la Bible, et jouissait d'une solide réputation auprès de ses pairs. Célibataire, elle était toujours entourée d'une petite cour, ce qu'elle semblait fort apprécier. Le couple pouvait d'ailleurs le constater de visu, car elle flirtait et dansait avec tous les beaux garçons de la soirée. Née en Angleterre, elle avait été élevée à Oxford. Ils connaissaient le nom de ses parents. Ils disposaient de toutes les informations importantes la concernant. En bons enquêteurs, ils avaient fait des recherches exhaustives. C'est pour cela qu'on les payait. Leur plan était simple.

Dans quelques minutes, la femme s'écarterait et l'homme se rapprocherait de la cible. Il lui offrirait un verre, lui ferait un peu la cour, peut-être. La trentaine, bel homme, il était presque certain de pouvoir glisser la drogue dans son verre.

Le produit agirait très lentement et reproduirait exactement les effets de l'ivresse, à part que la victime s'endormirait pendant des heures. Au rythme où elle descendait les verres, personne ne s'offusquerait de la voir se retirer dans sa chambre pour dormir un peu. La soirée s'étiolerait, et, après le départ des invités, ils emmèneraient la jeune femme. Le bateau attendait déjà au point de rendez-vous. Comme prévu, l'approche ne posa aucun problème. L'homme se présenta sous le nom de Rick. Il bavarda et badina un peu avec la cible. Lui offrit un Martini. Elle n'allait pas refuser ! Il s'approcha du bar, prépara la boisson, y versa le contenu de la fiole. Très professionnel. En souriant, il revint vers elle et lui tendit le verre.

– Santé ! dit-elle, en levant son verre, dans une parodie de toast.

Ses bracelets tintaient autour de son poignet. Ce fut à cet instant précis que tout commença à mal tourner. Ils n'avaient pas encore remarqué l'homme qui se tenait dans le coin de la pièce avant qu'il ne traverse la salle d'un pas rapide et prenne Zoé par le bras pour l'inviter à danser. Pourtant, ils connaissaient ce visage. Ils l'avaient repéré à plusieurs reprises lors de leur surveillance. Quarante-cinq ans environ, mince, bien habillé, les tempes légèrement grisonnantes.

Beaucoup plus vieux que ses autres petits amis. Ils ne lui avaient guère prêté attention... jusqu'à présent.

Elle acquiesça d'un signe de tête et reposa son verre. Soudain, l'homme fit un geste étrange pour quelqu'un qui paraissait sobre. Il se prit les genoux dans la table, dans un mouvement maladroit qui semblait presque volontaire. Le verre se renversa et le liquide se répandit sur le sol.

Ils n'avaient qu'une seule dose de ce fichu produit ! Ils observèrent l'homme plus âgé qui guidait la cible vers la terrasse, sous le ciel étoilé où les invités dansaient sur une musique de jazz.

Le couple fit donc ce qu'il était entraîné à faire : improviser. Toutes leurs communications passèrent par des regards et des gestes subtils, indiscernables aux yeux de ceux qui ignoraient la raison de leur présence. En quelques secondes, ils avaient mis un nouveau plan au point. Traîner dans les parages, se mêler à la foule, se faufiler par une porte, et se cacher jusqu'au départ des derniers invités. Facile. Ils n'avaient aucune raison de se presser. En silence, ils se dirigèrent vers la terrasse, se penchèrent sur la rambarde, en buvant un verre. Une certaine tension était perceptible entre la cible et l'homme plus âgé qui dansaient. L'homme semblait vouloir la persuader de quelque chose. L'air anxieux, tout en cherchant à ne pas manifester son inquiétude, il lui murmurait à l'oreille.

Personne n'en remarqua rien, à part eux. Quoi qu'il lui eût demandé, elle refusa. Pendant une seconde, on aurait pu croire qu'une dispute allait éclater. Puis, il renonça. Il lui passa la main sur le bras, dans un geste de conciliation, l'embrassa sur la joue, et quitta la soirée. Le couple l'observa tandis qu'il s'éloignait dans sa Mercedes.

Il était onze heures trente-deux.

À minuit moins le quart, la cible regarda sa montre. Puis, de manière inattendue, elle pria soudain ses amis de prendre congé. Elle coupa la musique, un silence abrupt s'installa. Elle s'excusa devant son assemblée, prétextant qu'elle devait prendre un vol tôt le lendemain matin. Merci à tous d'être venus. Bonne fin de soirée. À très bientôt.

Tout le monde sembla un peu surpris, mais pas vraiment troublé. Il ne manquerait pas d'autres soirées animées sur l'île par une si belle nuit d'été. Le couple n'avait d'autre

choix que de partir avec les autres. Il n'aurait plus aucune chance de pouvoir se dissimuler en toute sécurité. Néanmoins, ils cachèrent bien leur frustration. Ce n'était qu'un léger contretemps, pas de quoi s'inquiéter. D'un pas tranquille, ils retournèrent à l'endroit où était cachée la voiture, à l'ombre des oliviers.

– Et maintenant ? demanda le chauffeur.

– On attend, répondit la femme sur la banquette arrière.

L'homme aux cheveux blonds fit la grimace.

– J'en ai assez de ces conneries. Passe-moi le pistolet ! Je vais la chercher, moi, cette nouille !

Il tendit le bras et claqua des doigts. Le chauffeur haussa les épaules et sortit le pistolet de son holster, dissimulé sous sa veste. Le blond le lui arracha des mains et commença à sortir de la voiture.

La femme le retint.

– Discrétion absolue, tu t'en souviens ? Pas de raffut !

– Oh, la merde ! J'te dis que je...

– On attend ! répéta-t-elle en lui lançant un regard furieux qui le réduisit au silence.

Soudain, ils entendirent le bruit de la moto.

Il était minuit pile.

## 2

*Baie de Galway, côte occidentale d'Irlande ;  
deux minutes plus tard, 22 h 02, heure locale*

Dans la pièce obscure, Ben Hope regardait dans le vide depuis longtemps déjà, assez longtemps pour que les glaçons aient fondu dans son verre de whisky. À l'ouest, le soleil s'enfonçait dans l'Atlantique, sous un ciel qui se tintait des reflets or et roses des nuages.

Ben observait les vagues qui se fracassaient contre les roches noires dans des gerbes d'embruns. Son visage restait impavide, son esprit était en proie à une douleur que le whisky ne pouvait apaiser.

Des visions et des souvenirs qu'il ne parvenait à chasser, ne voulait pas vraiment chasser, l'envahissaient. Il repensait à sa vie. À ce qu'il regrettait d'avoir fait. À ce qu'il regrettait de ne plus pouvoir faire. Au vide du seul avenir qu'il envisageait. À la manière dont les jours solitaires se transformaient en nuits solitaires.

*Après tout, il n'était pas obligé de continuer comme ça !*

La bouteille se trouvait derrière lui, sur une table basse, un single malt, de dix ans d'âge. Elle était encore intacte dans l'après-midi. Il n'en restait plus que quelques doigts au

fond du culot, désormais. Une Bible se trouvait juste à côté de la bouteille, une vieille Bible reliée cuir, tout usée. Il connaissait bien ce livre.

Juste à côté, se trouvait son pistolet. Un Browning Hi-power 9 mm qui avait beaucoup servi, propre et huilé, avec treize cartouches brillantes dans le chargeur et une dans la chambre. Il était là depuis des heures, verrouillé, le nez de cuivre luisant de cette première cartouche bien aligné avec le canon, la crosse dirigée vers le tireur, n'attendant plus qu'une décision.

Une seule balle suffirait.

Quelque part, dans l'obscurité de la pièce, le téléphone sonna. Ben ne bougea pas. Il le laissa sonner jusqu'à ce que l'interlocuteur se lasse.

Le temps passait. Le soleil plongeait dans l'océan. Les vagues s'assombrissaient au fur et à mesure que la nuit s'avance, si bien que Ben ne voyait plus que son reflet qui le regardait dans la vitre.

De nouveau, le téléphone sonna.

Cette fois encore, il ne bougea pas. Une minute plus tard, la sonnerie se tut et on n'entendit plus que le rugissement de l'Atlantique.

Il s'écarta de la fenêtre et approcha de la table basse. Il posa son verre et prit le pistolet. Il soupesa le lourd métal dans sa main.

Il regarda longuement la lune qui se reflétait sur l'acier du canon. Il débloqua le cran de sécurité.

Lentement, il tourna l'arme vers lui jusqu'à ce qu'il regarde droit dans le canon, le pouce sur la détente. Il approcha le pistolet de son visage. Sentit le froid du métal contre son front. Il ferma les yeux. Il revoyait son visage, comme il aimait s'en souvenir, son sourire, si plein de vie, de beauté, d'amour...

*Tu me manques tellement !*

Il soupira.

Non, pas aujourd'hui, pensa-t-il. Ce n'est pas le bon jour.

Il abaissa son arme et resta immobile pendant un moment, le pistolet toujours dans sa main, au bout de son bras ballant. Il remit le cran de sécurité en place, reposa le pistolet sur la table et sortit de la pièce.